CERCLE HISTORIQUE ET ARTISTIQUE YVOISIEN.

Le Pays d'Yvois

CARIGNAN. ARDENNES. _FRANCE_

10F

-=-

LE PAYS d'YVOIS – 1993

-=-

SOMMAIRE

----

* 1 * LE CERCLE A DIX ANS

* 2 * A LA DECOUVERTE DU PAYS D'YVOIS

* 3 * UNE PLAINTE DES YVOISIENS EN 1637

* 4 * MAI 1940 : LA MORT D'UN VILLAGE (MOIRY) M. GUILLAUME

* 5 * LE BANEL MME VIN

* 6 * LES CASEMATES DE LA TETE DE PONT DE MONTMEDY M. GABER

* 7 * UN PEU DE POESIE M. HENRY

* 8 * OUVRAGES RECENTS

-=-=-=-=-=-=-=-=-=-=-=-

Le C.H.A.Y. remercie les auteurs des articles du présent bulletin.

Qu'ils soient assurés que leur précieux témoignage concourt à la connaissance de l'histoire locale trop souvent méconnue.

LE CERCLE A DIX ANS

Le 29 octobre 1982, le Cercle Historique et Artistique Yvoisien succédait au Cercle Artistique Yvoisien et un conseil d'administration de douze membres fut aussitôt élu. Depuis cette date, son président est Stéphane GABER. Le vice- président a été Jean-Pierre NOWAK auquel a succédé Madame Françoise PELZER. Odile PELZER a rempli les fonctions de secrétaire jusqu'à son mariage et son départ de CARIGNAN. Elle fut remplacée par Isabelle HUBERT, laquelle mariée et résidant désormais à Charleville, a démissionné de son poste. Son successeur provisoire est Francis RAYMOND. Depuis 1982, deux trésoriers se sont occupés des finances de l'association : Monsieur Roger PÉRIGNON jusqu'en 1989 puis Monsieur Pierre CHARTON qui occupe ce poste depuis 1990.

L'article 2 des statuts du Cercle définit ses buts. Tous n'ont pas été atteints mais, en dix ans, l'association a largement contribué au rayonnement culturel de Carignan et du Pays Yvois. Il suffit d'évoquer ses différentes activités el réalisations pour s'en convaincre :

EXPOSITIONS

- **Mai 1983** : Mai 1940 en Yvois (Salle des fêtes).
- **Juin 1984** : Fouilles de la villa gallo-romaine de Maugré (Centre d'animation J. Jaurès).
- **16/22 mars 1987** : La villa gallo-romaine de Maugré (foyer rural de Carignan).
- **Juin 1987** : Le Pays Yvois (Centre d'animation J. Jaurès).
- **Automne 1989** : Le Pays Yvois en cartes postales anciennes (Centre d'animation).
- **Automne 1990** : Destruction et reconstruction de Carignan 1940-1960 (Centre d'animation).

CONFÉRENCES

- **8 juin 1985** : Les fouilles de Maugré (Centre d'animation)
- **20 novembre 1987** : Le Pays d'Yvois-Carignan, chronique d'une région frontière (salle des fêtes).
- **3 mars 1989** : La Révolution à Carignan.
- **2 mars 1990** : La ligne Maginot des Ardennes à l 'Alsace (avec la collaboration de G. GIULIANO, salle des fêtes).
- **25 octobre 1991** : La place de Carignan dans les fortifications du Nord-Est (salle des fêtes).

PUBLICATIONS

L'un des projets du Cercle a été la publication d'un bulletin. Intitulé **Le Pays d'Yvois**, quatre numéros, le présent inclus, ont été publiés. Sa qualité s'est améliorée et nous espérons rendre sa périodicité plus régulière.
Par ailleurs avec l'appui financier de la municipalité, au nom du Cercle, le Président a fait paraître un livre et deux brochures sur CARIGNAN et le Pays d'Yvois.

- **Le Pays d'Yvois-Carignan, hier et aujourd'hui** (Charleville-Mézières – 1988).
- **La révolution française à CARIGNAN** (Charleville-Mézières - 1989).
- **Les fortifications de CARIGNAN du XVI^{e} siècle à nos jours** (Charleville-Mézières - 1991)

AUTRES REALISATIONS

Le projet de musée consacré à l'histoire de Carignan prend corps progressivement. Déjà deux vitrines installées provisoirement au Centre d'Animation J. Jaurès présentent une partie du matériel archéologique gallo-romain mis au jour au cours des fouilles de Maugré. Le musée devrait être installé dans l'ancien corps de garde de la Porte de Bourgogne.

Plusieurs interventions du président auprès de l'Office départemental du tourisme ont eu lieu mais nous attendons toujours la pose de panneaux évoquant le rôle de Carignan sur la route des fortifications.

Le 12 octobre 1988, à REIMS, le Président a représenté la municipalité à la réunion de la COREPHAE (Commission régionale du patrimoine historique, archéologique et ethnographique). Au cours de celle-ci, les remparts et les casemates de Carignan ont été inscrits à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques. Malheureusement, leur dégradation se poursuit et le bastion Saint-Gilles effondré en décembre 1988 n'a toujours pas été relevé.

Les remparts et les casemates souterraines du bastion de Bourgogne ont été présentés au public à l'occasion de la journée "Portes ouvertes dans les monuments historiques" organisée le 15 septembre 1991. Ce fut un beau succès.

Enfin de nombreux courriers ont été adressés à diverses personnes, en particulier aux maires du Pays d'Yvois pour attirer leur attention sur le patrimoine conservé dans leur commune.

A la découverte du Pays d'Yvois en autocar
Dimanche 31 mai 1992

Pour la première fois, sous la conduite de son président, le Cercle Historique et Artistique Yvoisien, a organisé une sortie d'une journée en autocar à la découverte du Pays d'Yvois.

Une quarantaine de personnes ont donc quitté CARIGNAN, le dimanche 31 mai vers 8h30 en direction de Tremblois où sont visibles les restes de la fameuse voie romaine de Reims à Trèves aujourd'hui simple chemin rural.

L'étape suivante était Williers, antique village construit sur un éperon barré au pied duquel, en territoire belge, se trouvent les vestiges du relais gallo-romain de Chameleux fouillés essentiellement il y a une trentaine d'années. L'église a retenu l'attention des visiteurs par la qualité de son mobilier (retables baroques).

Auflance conserve d'importants souvenirs de son passé et des Custine, seigneurs du lieu : château du XVII^{e} siècle avec son magnifique portail armorié que l'actuel propriétaire, s'efforce de restaurer, église avec son originale chapelle funéraire des Custine dont les blasons ont été malheureusement mutilés. Non loin de là, à Sapogne, au château de Tassigny, édifice de grande qualité, M. et Mme Grimaud se firent un plaisir de guider le groupe à travers les différentes parties de cette belle demeure fortifiée dont une tour abrite la chambre du chapelain et l'ancienne chapelle avec son autel orné de cinq croix de consécration. Dans les caves voûtées existe encore un beau four à pain.

Le repas de midi fut servi à Saint-Walfroy, haut-lieu du christianisme ardennais. Ce fut un agréable moment de détente avant de découvrir la chapelle restaurée après les graves destructions de 1940. Le car gagna alors le prieuré de Vaux-les-Moines à Signy-Montlibert, établissement religieux dont l'origine remonte au VII^{e} siècle et qui releva de la lointaine abbaye Saint-Ouen de Rouen puis du collège des Jésuites de Luxembourg. Les bâtiments actuels sont assez récents mais la petite chapelle conserve un mur en **opus spicatum** (pierres disposées en arêtes de poisson qui pourrait remonter aux origines de l'édifice, c'est-à-dire à l'époque mérovingienne ou carolingienne.

LE CHATEAU DE TASSIGNY

Après une visite à la belle église de Signy reconstruite en 1741, le car prit la route de Margny où subsiste une intéressante maison forte avec tourelle d'escalier. Dans la même commune un émouvant monument commémorant le massacre du 25 août 1914 au cours duquel une partie de la population civile fut fusillée par les Allemands, la plus jeune des victimes avait 14 ans.

Par La Ferté et Villy, les visiteurs regagnèrent Malandry. Dans l'impossibilité de visiter ce qui reste du château des Allamont, ils découvriront l'église reconstruite en 1841 et 1851 mais qui possède encore une partie du mobilier de l'édifice antérieur et une intéressante statuaire.

A Blanchampagne, le propriétaire nous ouvrit l'ancienne chapelle aménagée dans ce qui fut, depuis le XII^{e} siècle, la plus riche des granges de l'abbaye d'Orval mais les bâtiments qui sont parvenus jusqu'à nous remontent essentiellement aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles.

Une petite pluie fine tombait alors que le car prenait la route d'Euilly où l'église Saint Maximin abrite un beau mobilier du XVIII^{e} siècle. Ce fut ensuite le château de Lombut édifié au Moyen Age qui possède une belle façade cantonnée de deux tours rondes et dont les archères ont été grossièrement transformées pour être utilisées par des armes à feu. Grâce à l'amabilité du propriétaire, nous pûmes admirer de près la qualité de cet édifice.

Il était déjà tard lorsque le groupe arriva à Matton afin d'y visiter la grande église de style composite élevée sous le Second Empire alors que le village était l'un des plus riches du canton. Au retour à Carignan l'association « Tourisme et Loisirs en Yvois » offrit un rafraîchissement apprécié.

Une journée de découverte originale que l'on doit aussi à Mme Pelzer, Francis Raymond et M. Charton, membres actifs de l'association et à tous ceux qui avaient accepté d'y participer. Une première qui sera sans doute renouvelée.

Une plainte des Yvoisiens contre les exactions de leur garnison en 1637

-:-:-:-:-:-:-

Un document inédit de mars 1637 conservé aux Archives générales du Royaume à Bruxelles (1) nous renseigne sur les difficultés de cohabitation entre les Yvoisiens et leur garnison au moment de la guerre de Trente ans.

Le conflit entre la France et l'Espagne avait commencé en 1635 et l'insécurité régnait dans toute la région. Contre les dispositions du traité de Cateau-Cambrésis (1559), la ville d'Yvois avait retrouvé ses remparts qui avaient été relevés à une date imprécise aux frais des bourgeois, sans aide du roi d'Espagne. La ville avait alors reçu une première garnison de 700 hommes commandés par le colonel Brown (2) mais les soldats se comportaient comme en pays conquis. Deux cents puis trois cents hommes s'étaient ajoutés aux précédents de sorte que le nombre des soldats devait dépasser celui des habitants, d'autant plus que plusieurs avaient préféré déserter la ville. Comme il n'existait pas de service d'intendance, les troupes vivaient sur le pays, volaient chevaux et vaches et s'intéressaient d'un peu trop près aux femmes et filles sans cesse menacées d'être violées.

La majorité des habitants avaient fini par fuir et s'étaient réfugiés à Bruxelles. Les Yvoisiens s'adressèrent à leur souverain pour lui demander le remplacement de la garnison formée surtout de mercenaires étrangers par des troupes du pays « quÿ sont plus accostables et mieux disciplinez que les gens barbares comme ceulx de ladite garnison ». En attendant, il était demandé au colonel Brown de répondre en son nom des excès de la garnison et aussi de laisser sortir tous les habitants qui choisiraient de quitter la ville.

La supplication fut transmise à qui de droit mais elle a dû rester lettre morte. En effet, lorsqu'au début d'août 1637, le maréchal de Châtillon mit le

siège devant Yvois, le colonel Brown y était toujours et ses troupes résistèrent une dizaine de jours.

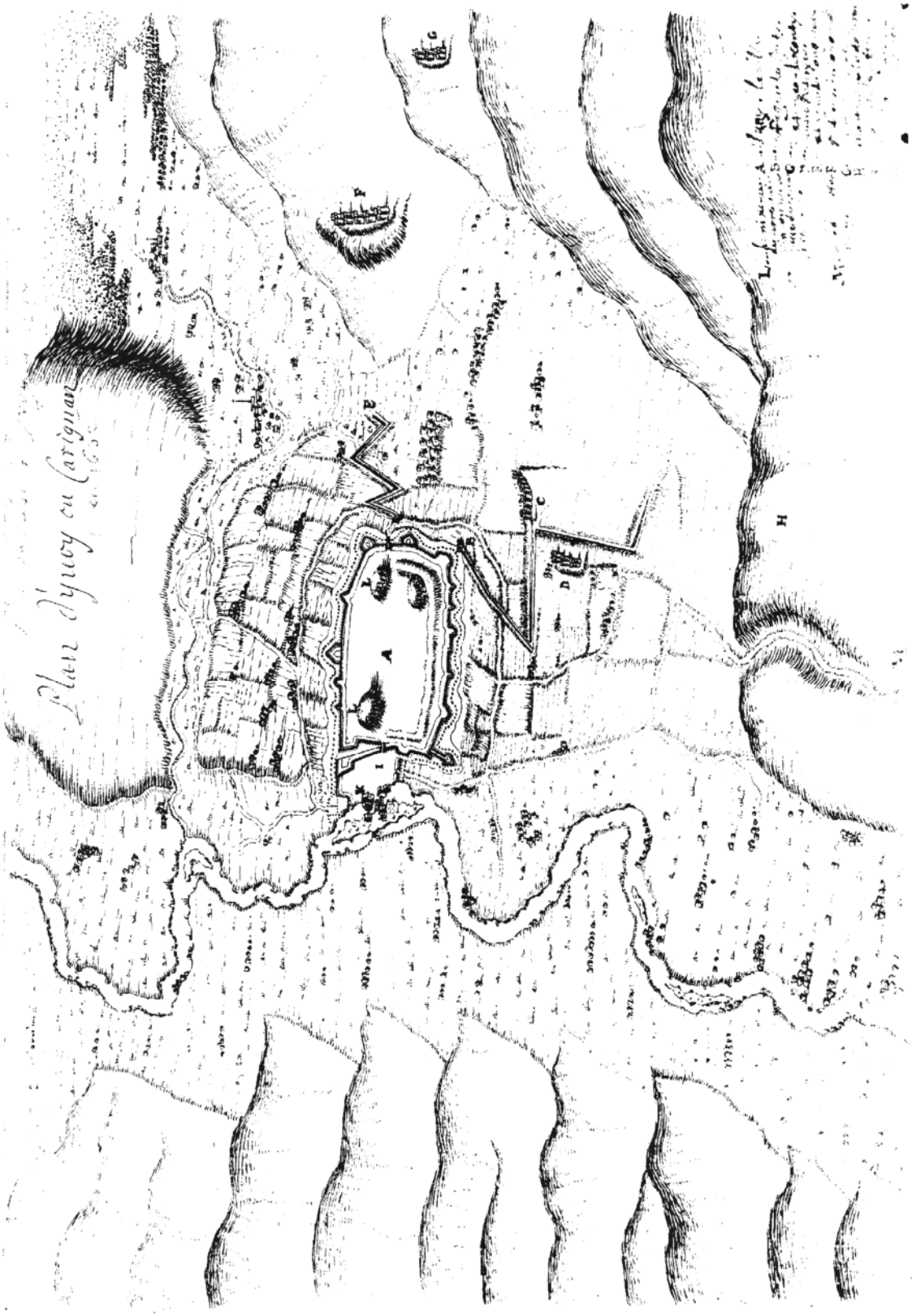
(1) - Secrétairie d'État et de guerre - liasse 671.

(2) - François Brown de Montaigu - Lorrain d'origine anglaise entré au service du duc de Lorraine Charles IV alors allié de l'Espagne. Il défend encore Yvois contre les Français en 1639.

-o-O-o-

A son Alteze serenissime

Remonstrent tres humblement tous les pauvres et desolez bourgeois quÿ sont restez dans la ville d'Ivoix et pour le présent refugiez dans cette ville de Bruxelles après avoir régné audit Yvoix une sy grande mortalité ce incontinent la déclaration de la guerre publifée entre sa Majesté et le Roÿ de France. Ils ont soigneusement contribué tout leur pouvoir et moÿens a dresser les fortifications de ladite ville sans aucuns fraiz de sadite Majesté craingnant que l'Ennemÿ vienne a s'en emparer jusques a ce qu'Elle a esté mise en estat de deffense et bastante d'ÿ recevoir garnison, que lors feu le Comte d' Emden y envoya le colonel de Bronne avecq une partie de son Tercio, et successivement, peu à peu, le reste ÿ est entré faisant en tout le nombre d'environ sept centz hommes lesquels ont vescu avecq telle discretion qu'ilz ont mis tout ce que les suppliants avoÿent de bien à l'abandon et au pillage. Depuis deux Capitaines du Prince François de Lorraine avecq deux cents hommes avecq Une compagnie de chevaux et peu après un sergeant Major, deux capitaines et trois cents soldats du Comte de Picolomini y sont entretz par ordre du Comte de (illisible) quÿ s'émancipent s'y avant de ravager ruÿner et demolir les maisons desdits suppliants après leur avoir hosté la substance de leurs corps et de toutte leur famille, mesme vouloir violer leurs femmes et filles, piller leurs chevaux et vaches, etguallement tout ce qui estoit propre a leur nourriture et sustentation de sorte que lesdits suppliants esté contrainctz d'abandonner la ville, aymantz mieux laisser perir le peu qui leur reste encor dans leurs maisons que de s'ÿ retrouver et y retourner pour supporter les excez felonnies et cruautez de semblables gens de guerre, libertins et



Le siège d'Yvois en 1637

pire que les Ennemÿs et venir fleschir les genoulx en terre devant V. Altesse Serenissime, La suppliant très humblement que pour la conservation de l'Estat de Sa majesté qui consiste en ce qu'après estre ladite ville pillée, elle sera délaissée par lesdits soldatz, mesmes aussi par lesdits bourgeois, et aussÿ tost prinse par l'Ennemÿ, Icelle soit servie de faire sortir ladite garnison et y mettre des gens du pays et l'obeissance de Sadite Majesté quÿ sont plus accostables et mieux disciplinez que des gens barbares commne sont ceulx de ladite garnison, et en attendant que V.A. Sér. y ayt pourveu, Elle soit servie d'ordonner au dit Colonel de Bronne commandant pour le présent audit Ivoix de respondre en son propre et privé nom des excez et extorsions qui se commecteront tant par ceulx de sondi t Tercio et autres de ladite garnison presentz et advenir pour aussÿ longtemps que le dit de Bronne y commandera, du moins qu'il luÿ soit ordonné de laisser sortir et donner convoÿ asseuré tant aux femmes et enffantz des pauvres et chetifs supplians, que d'autres miserables caducqz leur conbourgeois quÿ a cause de leur debilité et haulteur de leur aage n'ont peu s'acheminer avecq eulx et languissent dans telles misères inouÿes quoy faisant...

En marge :

Rapport faict a son Altesse du contenu cy costé requête. Les suppliants s'adresseront à l'Auditeur général, qui a ordre de s'informer des exces cy mentionnez et de faire chastier les culpables estant à la solde ordinaire du Roy et pour le regard des aultres trouppes...

Faict à Bruxelles le 28^{e} de mars 1637.

10 et 11 mai 1940 - La mort d'un village

M O I R Y

Au cours des siècles passés, notre région ardennaise a servi maintes fois de chemin de passage aux armées étrangères venant envahir notre pays.

Que de désastres celles-ci n'ont-elles pas été la cause, pour le malheur des populations, en particulier, celles qui sont très proches des frontières belge et luxembourgeoise.

Que de fois dans mon enfance, n'ai-je pas entendu de ces récits, racontés par des parents ou amis, qui eux-mêmes, avaient été témoins de deux de ces invasions en 1870 et en 1914.

Ils en avaient conservé des souvenirs inoubliables qui, bien souvent, traduisaient les craintes générales, de : « revoir cela, un jour ou l'autre » !

Ces craintes se sont malheureusement trouvées justifiées, dans la fin des années 30...

Plus de cinquante années se sont écoulées depuis cette époque. Ce long laps de temps, les épreuves subies, ainsi que l'évolution radicale du mode de vie qui en est découlé, n'ont pu effacer le souvenir de ces jours tragiques dans la mémoire de ceux qui les ont vécus.

En lisant le récit qui va suivre, beaucoup de ces témoins de jadis vont revivre, en pensée, ce qu'ils ont vu et souffert les 10 et 11 Mai 1940, puis au cours des semaines qui ont suivi.

Évidemment toutes les situations n'ont pas été identiques, mais en général, ce qui en a résulté, n'a que peu varié. Ce fut, pour tous, sans exception, riches ou pauvres, l'abandon de tout ce qui constituait la raison de vivre dans la Paix, si chèrement retrouvée 20 ans auparavant.

Dès le 23 août 1939, le 4^{e} bataillon du 155 R.I.F. est venu occuper ses positions de combat dans le secteur de Margut-La Ferté. Le 3^{e} groupe de mortiers de 81 mm, de la 4^{e} C.E. auquel j'étais affecté, avait aménagé ses emplacements de combat, à environ 400 m, à l'ouest de la Casemate de Margut, et un peu en retrait, au sud de la voie ferrée, elle-même organisée en 1ère ligne de défense.

Le jeudi 9 mai, me trouve au terme d'une permission de 10 jours, passée à travailler dans la ferme familiale. La situation générale est inchangée :

« R. A. S. » annoncent les communiqués officiels.

Ce qui ne manque pas d'encourager les cavaliers du 18^{e} régiment de Chasseurs à cheval,

cantonnés dans Moiry depuis 3 mois, à préparer activement les réjouissances qu'ils organisent, pour passer agréablement les fêtes de la Pentecôte.
C'est donc dans une insouciante perspective des fêtes prochaines, que le village s'endort en cette soirée de 9 mai 1940... En ce qui me concerne, seule l'obligation de rejoindre mon Unité, dans la journée de demain, me préoccupe.

Vendredi 10 mai

- 5 H 30 : la vallée de la Marche se fait l'écho de fortes explosions... Que se passe-t-il ? Immédiatement, plusieurs personnes civiles ou militaires, brusquement tirées de leur sommeil, sortent dans la rue. On cherche à savoir. Que sont ces bruits d'explosion, d'où proviennent-ils ? Certains militaires pensent que ce sont des bombes qui ont explosé, mais personne n'a entendu de bruit de moteurs d'avions. Alors, qu'est-ce ? Et où ?
Cette incertitude devient bien vite de l'anxiété, après qu'une rumeur, rapidement propagée, a fait état d'un lâcher de bombes en direction de Stenay.
Peu après ces commentaires, une information officielle, rapportée par un gradé de cavalerie, nous apprend que l'Allemagne a attaqué la Belgique et le Grand-Duché. Cette fois cela ne fait aucun doute, c'est la guerre, la vraie, qui va s'abattre sur notre région !
- 6 H : l'alerte sonne au 18e chasseurs, c'est le grand branle-bas des préparatifs du départ.
- **7 H 30** : après quelques rapides adieux à la population dans laquelle ils s'étaient si bien intégrés, les cavaliers du 18e Régiment de Chasseurs à Cheval quittent Moiry en direction de Villers devant Orval... au-devant de l'ennemi. Le sort en est jeté, la guerre est à notre porte !
« Allons-nous encore rester longtemps ici ? » se demandent les habitants, qui pensent déjà à prendre quelques dispositions, en prévision d'un éventuel départ, peut-être proche. Un plan administratif a été établi en automne dernier. Sera-t-il suivi ?
Je mets à profit les quelques heures de liberté dont je dispose avant mon départ, pour mettre au point, avec ma mère, quelques mesures à prendre dès que l'ordre d'évacuation sera publié, ce qui désormais est devenu inévitable. Nous sommes, ici à Moiry, en avant des fortifications de la ligne Maginot...
Les premiers moments de stupeur provoqués par le bombardement de l'aube et le départ des Chasseurs passés, les habitants réalisent que très prochainement, ils vont devoir

abandonner tout ce qu'ils possèdent, et partir vers l'inconnu...

Des groupes se forment, en particulier auprès des cultivateurs, qui eux, possèdent des moyens de transport. Toutes les familles doivent être prises en charge par les possesseurs de véhicules. Priorité est donnée aux personnes ayant des difficultés pour se déplacer et pour leur maigre bagage.

L'entraide joue à plein. Le malheur général rapproche les individus !

- 14 H : l'indispensable étant préparé, je pars à bicyclette pour rejoindre mes camarades de la Section de Mortiers.

- 19 H 30 : à un passage à niveau, la garde-barrière m'apprend que dès que le dernier train prévu sera passé, vers 4 heures du matin, la voie sera définitivement coupée. L'évacuation devenant effective à l'aube...

Avec l'accord de mon Chef, je décide de retourner à Moiry. Mais dans le village de Margut, je croise plusieurs attelages hippomobiles : chariots et voitures chargées de literie et de bagages. Ce sont des Belges qui fuient leur pays. La situation est-elle si grave ?

- 21 H 30 : j'arrive à la maison. Que de changement depuis mon départ au début de l'après-midi ! Une quinzaine d'inconnus sont auprès de ma mère : ce sont les Belges de la région de Tintigny. Dans leur précipitation à fuir devant l'avance des Allemands, ces pauvres gens sont partis de chez eux, sans presque rien emporter.

« Les Allemands ont traversé le Grand-Duché ! Ils sont à Arlon » disent-ils. La peur et le souvenir des atrocités commises chez eux, en 1914, par les hordes du Kaiser, ont poussé ces Belges à venir se réfugier en France.

Je suis à même de compléter ce que j'ai hâtivement préparé ce matin. J'ajoute du grain pour les chevaux, des vivres : pommes de terre, légumes secs, quelques ustensiles de ménage et des seaux qui seront utiles en cours de route. Une place est réservée pour ma mère actuellement souffrante qui est incapable de suivre à pied.

Moiry est bien vide depuis le départ des Chasseurs. Seuls quelques Pionniers du Génie s'affairent à disposer les systèmes d'allumage des charges d'explosifs déposés dans les puits de mines aménagés au milieu de la rue, au pied du perron de l'église et de chaque côté du pont sur la Marche.

La nuit est venue. Toute la literie est mise à disposition des Belges. Les couvertures disponibles sont distribuées aux plus démunis. Il est 23 H lorsque nous nous étendons sur nos lits, prêts à toute éventualité… Nous attendons.

Samedi 11 Mai

- 0 H 30 : quelqu'un frappe à la porte, c'est le voisin, l'adjoint,

« Jean, me dit-il, l'ordre d'évacuer vient d'arriver en Mairie, tout le monde doit être prêt à partir à 4 H 30, emporter ce qui a été prévu, ainsi que les bagages des personnes qui ont été désignées. »

Aussitôt, je me mets en devoir de préparer les chevaux et de terminer le chargement avec ce que les voisins apportent. Ma mère fait du café qui est distribué à tous les Belges qui vont partir de leur côté.

La charrette, sur laquelle ma mère et les bagages sont transportés, est tirée par les deux juments qui nous restent. Les deux gros poulains de 15 mois et un jeune laiteron de 3 mois doivent être abandonnés. Je les conduis dans une pâture proche du village.

L'heure approche, tout est prêt, l'attelage est pris en charge par un jeune cousin qui marchera derrière celui de ses parents. Partout, c'est la grande désolation. Les vieillards comprennent difficilement qu'il y a nécessité de partir, mais il leur faut se rendre à la raison : les réseaux de rails et de barbelés sont à moins de 500 mètres de nos habitations ! Après avoir contrôlé l'organisation du convoi, le Maire, Léon Arnould, donne l'ordre du départ.

- 4 H 30 : la colonne s'ébranle. Les attelages séparés sont suivis par des gens à pied dont les bagages sont portés par les véhicules. Des personnes emmènent leurs bicyclettes, d'autres poussent des petites carrioles chargées d'objets divers : literie et vêtements. L'adjoint, Edouard Aldry, ferme la marche avec son équipage.

La tristesse et le désespoir se lisent sur tous les visages dont beaucoup sont baignés de larmes en jetant un dernier regard vers ces habitations qui sont les leurs et qu'il leur faut abandonner avec tous les souvenirs qu'elles renferment : souvenirs des jours heureux vécus dans ce cher village qu'ils ne reverront peut-être jamais ! Ce sont plutôt des sanglots intérieurs qui étreignent ces gens qui ont à peine le courage de se soutenir mutuellement.

La colonne s'étire lentement au pas des chevaux. Elle traverse Margut où les habitants prennent la suite derrière Moiry. Mais là aussi c'est la même désolation silencieuse !

La dernière maison de Margut, puis les réseaux de rails et de barbelés sont dépassés. C'est le déchirant moment de la séparation : je fais des adieux rapides à ma famille et à mes amis qui partent vers l'inconnu.

Ma mère est presque sans réaction. Son état de santé n'est pas brillant. Le souvenir de la précédente guerre qui lui a pris son mari, ajouté à l'angoisse qui l'étreint au sujet de ses deux fils aux armées dans des unités combattantes et l'abandon précipité de son village provoquant sur elle un abattement qu'il lui est difficile de surmonter.

Elle me regarde traverser la route, puis prendre la direction des réseaux où je dois rejoindre mon poste. Là où elle sait que je resterai en attendant les évènements ou plus certainement l'ennemi ! Je suis persuadé que pendant longtemps, l'image de ce paysage de Margut, là où elle m'a vu pour la dernière fois, restera gravé dans sa mémoire !

Mais je ne reste pas seul ici, je garde auprès de moi ma petite chienne Ramette qui me suivra partout et sera une bonne compagnie dans les semaines qui vont suivre.

La colonne des habitants de Moiry est hors de vue. Je me dirige vers l'emplacement de mon groupe. Je suis à environ 200 mètres lorsque j'entends, venant de l'est, des vrombissements de moteurs d'avions.

J'ai à peine le temps de les voir virer au-dessus de Margut, extrêmement rapides, faisant un bruit strident de sirène. Ils piquent sur la casemate de Moiry, lâchent leurs bombes et remontent dans les airs comme des flèches, presque à la verticale en reprenant la direction de l'est.

Ce sont les premiers Stukas que je vois, mais j'avoue que l'impression laissée par ces appareils inconnus, sur mes camarades et moi-même, est très forte. C’est la guerre qui est là ! !

Vers 9 heures, je remarque, là-bas, sur la route, et se dirigeant vers la Ferté, deux personnes qui poussent, l'homme : une brouette et la femme : une voiture d'enfant. De loin, je reconnais deux vieux de Moiry : M. et Mme Thomas, âgés tous les deux de près de 70 ans.

Ils marchent lentement, s'arrêtent fréquemment, ce qui me permet d'approcher d'eux rapidement. Pourront-ils aller loin ainsi ?

Sur sa brouette, M. Thomas transporte quelques bagages ; entre autres une petite valise, une couverture et un sac renfermant des provisions. Tout ce chargement pèse bien lourd et ce vieillard n'est plus habitué à faire de pareils efforts. Madame Thomas pousse un antique landau d'osier monté sur des roues en fer (c'est certainement celui qui a bercé leur fils Henri, au tout début du siècle...).

Tous les deux s'arrêtent lorsqu'ils me reconnaissent, puis le vieux dit d'un ton aigre :

« Personne ne s’est soucié de nous !... c'est honteux ! »

Je leur explique comment tout a été organisé et exécuté dans le village : l'adjoint, Edouard Aldry, est passé dans toutes les maisons pour avertir chaque habitant, et donner l'ordre et l'heure du départ : 4 H 30. J'ai peine à leur faire comprendre, que certainement, M. Aldry est passé chez eux comme il l'a fait chez les autres !

« Nous couchons dans une chambre arrière de l'étage, me dit M. Thomas, c'est probablement pour cela que nous n'avons rien entendu ! Lorsque nous nous sommes levés, nous avons constaté que nous étions seuls dans Moiry ! Nous avons pris ceci et nous partons vers l'inconnu. Peut-être parviendrons-nous à rejoindre les autres ? »

Je leur dis adieu... Ils poursuivent leur chemin, seuls... comme ils peuvent... Que c'est donc triste de voir cela ! Jusque où pourront-ils aller ainsi ?

Ce soir de 11 mai, vers 20 heures, je décide de retourner à Moiry. Je rapporterai des victuailles qui ont été abandonnées ce matin. Mon Chef de groupe est d'accord. Je pars seul, muni de trois musettes, d'un bidon et de mon mousqueton. Ramette est de la sortie.

Pour me rendre à Moiry, il me faut traverser entièrement Margut dans sa plus grande longueur. En face de la Mairie, je croise un petit groupe de civils à pied. Je leur demande d'où ils viennent :

« Nous sommes des Belges de Villers devant Orval, me répond un homme âgé d'une cinquantaine d'années. Beaucoup de nos compatriotes sont partis depuis hier. Nous avons attendu, mais les Allemands avancent. Margny est en feu comme en 1914... Nous allons en France ! »

Margut est désert. Seuls deux employés de la S.N.C.F. gardent le passage à niveau. En face de la Poste, je rencontre un civil : c'est M. Backes, le Maire du village. Nous parlons quelques instants. Il me dit :

« Demain, l'évacuation sera totale. Ce soir, il ne reste que quelques postiers et cheminots. Nous attendons l'ordre de partir. »

10 minutes plus tard, par la petite route des Jonquettes, j'arrive en vue de Moiry. A l'approche de la première maison, une impression de tristesse mêlée d'angoisse m'étreint : ces maisons aux volets et portes clos... c'est un désert ! Pas une âme en vue !

Sur la marche d'accès à la porte de la maison de Lucien Nicolas, un chien est là, assis. Il semble attendre patiemment qu'on lui ouvre la porte ! Où était donc ce chien, ce matin, lorsque sa maîtresse est partie ?

Cinquante mètres plus loin, c'est un cocker, qui lui aussi est sur le pavé ! Voilà les seuls êtres vivants, qui d'un air triste, me regardent passer. Plus loin, dans les rues, je ne vois que des animaux : chiens, chats et volailles qui divaguent, en complète liberté.

Aucun bruit autre que celui fait par les bêtes : cochons et veaux qui attendent leur nourriture !

Ce matin, au départ de ma mère, j'ai conservé la clef de la maison, (j'avais l'intention de revenir pour reprendre des conserves dans la cave). J'ouvre la porte, j'entre, suivi de ma chienne qui se retrouve « chez elle », dans la pénombre de la cuisine aux volets clos. D'un geste machinal, j'actionne l'interrupteur électrique. Je ne puis décrire l'impression que m'a faite cette subite clarté. Le courant n'était pas encore coupé !

Il règne un silence de mort dans cette maison où rien n'a changé depuis ce matin. C'est impressionnant ! Presque suffisant pour provoquer une sensation de crainte ou de peur !

Je monte à l'étage, je récupère une couverture qui sera utile dans notre abri. Après avoir fait le tour des étables vides, nous allons, Ramette et moi, à la recherche de nos vaches que je retrouve sur le chemin du "Bâte". Ramette est à son aise pour les rassembler. Je parviens à attraper les poulains qui sont restés groupés. Tous les animaux qui étaient restés enfermés ont été libérés, probablement par des soldats du 155, venus faire une incursion dans le village abandonné.

Une dernière fois, les vaches sont traites. Le lait est donné aux veaux. Tout ce bétail est lâché dans la rue, en liberté, momentanément… Je laisse les poulains dans l'écurie. Je veux aller voir le centre du village.

Sur la place et près du la fontaine, des groupes d'animaux divaguent, tous mêlés : vaches, jeunes bovins, même des porcs qui courent dans toutes les directions en grognant…

Un tout jeune poulain est isolé parmi ce bétail, je le reconnais ; c'est celui de Lucien Barthélémy. Très confiant, le jeune animal se laisse approcher. Je le caresse mais à cet instant me reviennent à l'esprit les paroles, que ce matin, avant de partir, Lucien m'avait dites :

« Tu vois, Jean, ce qui me peine le plus c'est d'être obligé d'abandonner ces poulains... Il vaudrait mieux les abattre, afin que les Boches ne s'en emparent pas ! »

C'était aussi mon avis et alors, je lui avais répondu :

« Je reviendrai ce soir, j'aurai mon mousqueton, et je les abattrai...! » Oui, j'avais fait cette promesse. Mais à l'instant d'agir, alors que j'en ai la possibilité, le courage me manque... Non, il m'est impossible de tirer sur de si jolis animaux, si familiers, et qui n'attendent que des caresses !

Je me détourne et les larmes aux yeux, je reviens vers le centre du village. Voici la place. Je passe devant notre petite église. Je ne puis m'empêcher de jeter un regard vers le fin

clocher qui, fièrement, pointe sa flèche vers le ciel !
Quelques mètres plus loin, dressé sur un socle de granit, un Poilu de métal, l'arme au pied, semble guetter vers l'est. Sur les plaques de marbre blanc sont gravés les noms des enfants de Moiry qui ne sont pas revenus de la Grande Guerre. Parmi ces noms figure celui de mon père.
A quoi leur sacrifice a-t-il servi ? 20 ans après, la guerre est à nouveau à notre porte. Ces dalles de béton, là, au milieu de la chaussée, en sont une preuve. Deux puits de mine, chargés chacun de plusieurs dizaines de kilos d'explosif, sont dissimulés sous elles.
Dès que la mise à feu de ces charges sera effective, église, monument et immeubles proches seront irrémédiablement détruits. La partie centrale du village aura disparu ! Que deviendront aussi ces maisons vides dont les habitants sont actuellement sur les routes de l'exode ?
Que retrouveront-ils lors de leur retour ? Si jamais ils reviennent un jour…
Tout absorbé par ces pensées, je reviens dans notre maison. Je récupère du sucre, du café, des conserves et autres boissons pour les camarades du groupe. J'ai quelques difficultés pour rassembler les trois poulains. Les deux gros ne sont pas rétifs à la bride. Par contre, le petit laiteron n'a jamais été à l'attache. Comme la nature le veut, un jeune poulain est toujours en liberté et ne quitte pas sa mère.
Mais ce soir, la mère n'est pas là et le pauvre petit se tient auprès de ses grands frères. Je parviens enfin à l'attacher au cou d'un gros et nous quittons la ferme pour toujours... Nous sommes cinq, mes trois animaux, Ramette et moi, qui partons en direction de Margut.
Je passe de nouveau devant la maison de Nicolas. Le chien est toujours sur la marche d'escalier. Il attend vainement l'ouverture de la porte ! Il nous regarde passer sans faire un mouvement pour nous suivre.
C'est la dernière maison. Je laisse derrière moi un village mort, occupé seulement par des animaux en liberté... Il faut être du Pays même pour comprendre ce que j'ai pu ressentir à l'instant, lorsque pour un ultime regard, je me suis retourné !
C'est la dernière fois ! Je ne reviendrai plus ! Adieu mon village !!!
Ce n'est pas sans peine que je suis la route des Jonquettes. Le petit ne se tient pas tranquille auprès de son aîné. Le licou, qui lui maintient la tête ne lui plaît pas !
Lentement, nous avançons. La Marche est traversée. Nous entrons dans la grand ‘rue

de Margut. Personne en vue, c'est le désert ! Il est tard, le Soleil a disparu mais la nuit n'est pas tombée.

Nous atteignons le passage à niveau. Un cheminot est là. Il me demande où je vais avec mes bêtes. Puis il me dit :

« Veux-tu un lapin à emporter ? Si oui, va donc dans le clapier, là-bas. Dans quelques heures personne ne sera là pour les nourrir. Lorsque nous serons partis, il ne restera plus une âme dans Margut ! »

J'accepte et laissant mes animaux à sa garde, je vais dans le jardin proche de la voie. Contre le mur, un clapier est appuyé. Je prends deux lapins que j'enferme dans un sac et c'est ainsi que nous repartons... à sept cette fois, vers la Ferté. Ce cheminot est le dernier civil que j'ai rencontré.

Comme à Moiry, des bêtes en liberté divaguent dans la rue. Après avoir dépassé la dernière maison, je continue en direction de la Ferté. Je veux passer au-delà des réseaux de barbelés afin de laisser mes poulains à l'intérieur des lignes dont les obstacles antichars ne sont pas encore fermés.

Dans une pâture, je libère les animaux auxquels je laisse les têtières et les chaînes. Je ferme la barrière et rejoins mes camarades du Groupe auxquels je distribue les boissons que j'ai rapportées. Il est 23 heures. Le tour de garde étant organisé, nous prenons nos dispositions pour passer la nuit.

12 Mai - Jour de la Pentecôte

La nuit a été courte. Très tôt, tout le monde est debout. L'aube pointe à peine, mais je tente de savoir ce que sont devenus mes trois poulains. J'avance sur le talus de la voie ferrée d'où je surplombe les pâtures et je constate que mes trois animaux ont disparu.

Je m'informe auprès des Coloniaux qui 100 mètres plus loin sont à leur poste auprès de la « Villa Daladier ». L'un de ces hommes me dit :

« Très tôt ce matin, des soldats du 155 et des Pionniers sont passés. Ils poussaient devant eux des bovins et nous ont dit venir de Moiry et de Margut. Ils avaient l'ordre de les amener vers Stenay. En passant, ils ont vu tes poulains et ils ont décidé de les prendre avec eux. »

Je me réjouis de leur avoir laissé les têtières et les chaînes, ce qui a facilité leur capture. Emmenés vers l'arrière, j'espère qu'ils seront recueillis. Mais au moins ils ne serviront pas aux Allemands !

Cette fois l'évacuation est terminée. Ce qui reste doit être considéré corne perdu ou voué à la destruction. Ce qui effectivement s'est produit en fin de cette journée de dimanche.

Après le repli des troupes de Cavalerie rentrant de Belgique, suivies de très près par les avant-gardes allemandes et exécutant les ordres reçus, les responsables du Génie ont fait jouer tous les systèmes de destructions des ponts et des carrefours routiers.
Les charges des puits de mines, placées au pied de l'église, ont rempli leurs objectifs : de l'église, il ne subsiste que le chœur, qui était la partie la plus éloignée. Tout le reste n'est qu'un amas de décombres.
Le clocher et le monument disparaissent dans un vaste entonnoir du fond duquel, au cours des mois qui vont suivre, les premiers habitants rentrés au village, extrairont le Poilu et la cloche, à l'insu des Occupants.

Jean GUILLAUME

Le centre de Moiry avec l'église qui sera détruite en mai 1940

LE BANEL

Parmi les groupes de résistants de notre canton, rattachés ou ayant collaboré avec le Banel :

Le groupe de Linay

Formé par Madame et Monsieur Jouandon, aujourd'hui disparus, ce groupe s'occupait :

1 - Du passage de prisonniers (filière Thomas) établissant de faux papiers et dirigeant ces prisonniers sur leur domicile.

2 - De sabotages.

3 - D'aide aux réfractaires.

Il fut disloqué le 16 novembre 1943, par une dénonciation qui faillit coûter l'arrestation de ses membres.

Rattaché par Henri Vin au service de renseignements du Banel, sous l'indicatif 804 - I - G - 10, ce groupe avait pour mission :

- Participation à la mission d'espionnage.
- Participation à l'activité de sabotage en liaison avec les autres groupes du mouvement.
- Récupération d'armes.
- Participation à l'approvisionnement en armes et vivres au maquis du Banel.
- Participation pour le transfert frontière Belge - Carignan de la ligne d'évasion de prisonniers de guerre gérée par le Banel.
- Acheminement vers le Banel de renseignements (ligne Bayard et Sureté belge).

Sur ordre du maquis, des sabotages sont exécutés avec des engins incendiaires parachutés.

11/11/1943

Incendie du dépôt Wol de Margut. 400 voitures de fourrages, 1200 quintaux de grains détruits.

12/12/1943

Sabotage de signaux sur la voie entre Linay-Blagny.

10/02/1944

Pose de pétards sur la voie à Blagny, provoquant une rupture d'attelage et un retard des trains.

30/07/1944

Sabotage de batteuse à Linay - battages totalement empêchés.

17/08/1944

Reconnaissance à la ferme de Presle.

19/08/1944

Destruction à Charbeaux, de 2 batteuses et de 50 quintaux d'orge prêts à partir.

25, 26, 27/08/1944

Pose de clous sur la route. 29 camions allemands bloqués, 10 hommes seront pris en otage et libérés.

02/09/1944

Arrêt de l'incendie du pont de Linay, alors que les Allemands sont encore dans le village. La destruction du pont est évitée.

Récupération d'armes et de munitions françaises et allemandes à Villy et Malandry. Acheminement de ce matériel au maquis.

Recrutement pour le maquis : 7 hommes.

Fourniture à l'E.M. Nancy : 3 hommes pour formation d'une équipe volante.

Après le 18 juin, date de la destruction du maquis du Banel, le groupe rattaché aux F.F.I. de Carignan, participe avec le chef de secteur à la formation du maquis de Puilly et en assure la liaison.

07/09/1944

Dans la journée, sur ordre du chef de secteur F.F.I. de Carignan :

- Reconnaissance, devant la colonne américaine qui avançait, de la route Blagny-Margut.

- Repérage sur le terrain, des batteries allemandes dont le tir depuis Margut -Fromy avait stoppé l'avance.

- Sur ordre F.F.I. et américain, envoi d'une patrouille chargée d'arrêter le tir d'une mitrailleuse allemande entre Fromy et Linay.

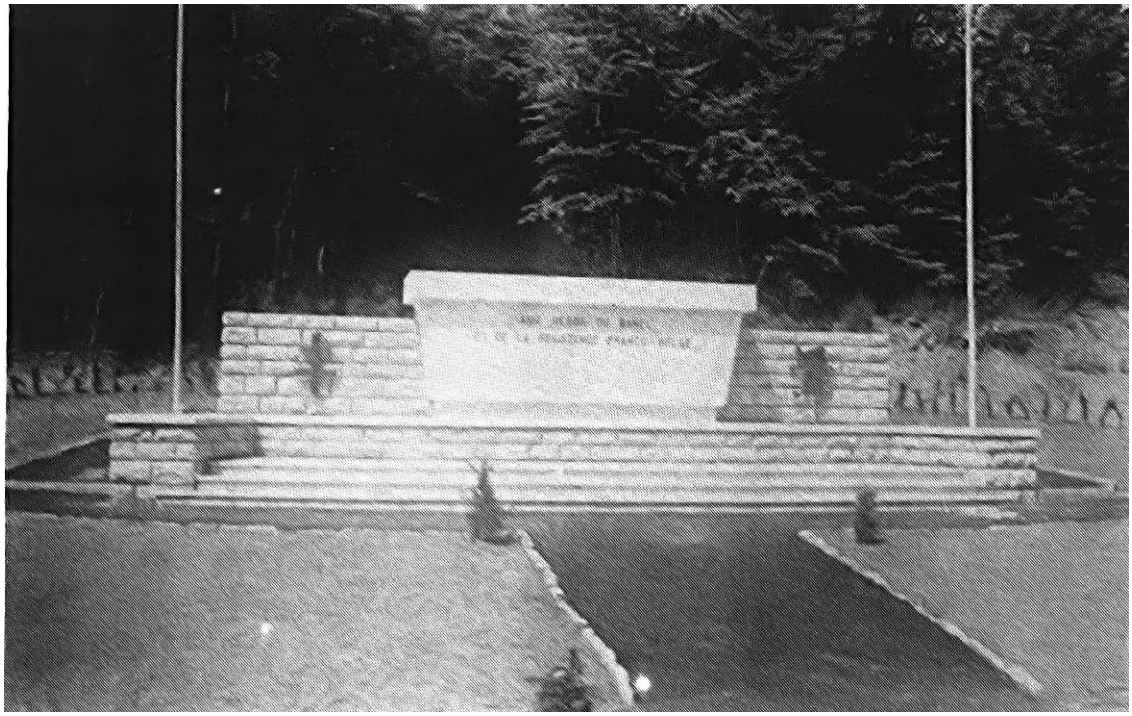
  - 2 Américains tués.
  - 1 Allemand tué.

Les résistants ayant appartenu à ce groupe se reconnaîtront.
D'autres ont sacrifié leur vie.

Joséphine LAMBERT - Mère de deux résistants, morte en déportation.
Robert LAMBERT
Armand POLAISE
Casimir RZEPECKY
Maurice RZEPECKY.

Qu'ils trouvent ici notre hommage et notre souvenir.

Madame VIN



Le monument du Banel à l'époque de son inauguration (15/06/1958)

Que vont devenir les ouvrages et les casemates de la tête de pont de Montmédy ?

-:-:-:-:-:-:-

Le patrimoine local ne comprend pas seulement les églises anciennes ou les châteaux. Les vestiges du passé militaire sont aussi à protéger et les plus malmenés semblent bien être les plus récents. En effet, de nombreux blockhaus et maintes casemates construits avant la Seconde Guerre mondiale ont été complètement dénaturés mais nous voudrions attirer l'attention sur les grosses casemates de la **Tête de pont de Montmédy**, prolongement de la **ligne Maginot** réalisée à partir de 1935.

Chacun connaît l'ouvrage de **La Ferté** et son destin tragique mais le département des **Ardennes** et plus particulièrement le **Pays d'Yvois** possèdent plusieurs casemates édifiées entre **La Ferté** et l'ouvrage du **Chénois** qui se situe à la limite des **Ardennes** et de la **Meuse**. Ces casemates vidées de tout leur équipement ont cependant gardé la majeure partie de leurs cuirassements : cloches, trémies de créneaux etc. Elles conservent un grand intérêt architectural car elles sont l'aboutissement le plus élaboré des recherches de nos ingénieurs militaires.

Le **Pays d'Yvois** en compte quatre : **Margut**, **Moiry**, **Sainte-Marie** et **Sapogne**. Celle de **Sainte-Marie** a été réutilisée dans le cadre d'un parcours de golf et n'est donc plus menacée mais il faut peut-être regretter qu'elle ait été repeinte dans une teinte trop claire. La casemate de **Margut**, bien visible de la voie ferrée, a perdu sa rocaille de sorte qu'elle ne ressemble plus à rien. Celle de **Sapogne** est la seule à se dresser encore au milieu de l'ancien terrain militaire tel qu'il avait été délimité à l'origine mais il faut regretter la présence trop proche d'un dépôt d'ordures sauvage particulièrement inesthétique.

La casemate de **Moiry**, la seule double du **Pays d'Yvois**, est très certainement la plus remarquable. Le chemin qui la reliait à la route nationale a été supprimé et elle se trouve désormais au milieu d'une pâture. Les fossés diamant des deux chambres de tir ont été comblés mais son aspect extérieur est satisfaisant. Elle mériterait une mise en valeur et une réutilisation intelligente. Des passionnés d'histoire avaient songé à y installer un petit musée. Cette idée serait à creuser. Espérons seulement qu'elle ne connaîtra pas le triste sort des blocs 3 et 4 de l'ouvrage du **Chénois** construits sur le territoire de la commune de **Signy Montlibert** ! La rocaille a été arrachée, les fossés diamant remblayés jusqu'au niveau des créneaux.

Stéphane GABER

Casemate de Margut (état en 1981)

Casemate double de Moiry (1980)

Un peu de poésie

Le poème qui suit a été composé par monsieur Charles Henry, né en 1900 à Villers-devant-Orval, décédé à la maison de retraite de Carignan le 25 octobre 1991 après une longue vie bien remplie au service des entreprises du Pays d'Yvois : graineterie Denaiffe, filature de Carignan, forges de Blagny.

-o-O-o-

CARIGNAN MON PAYS

Dans ma bien vieille tête, combien de souvenirs ?
Je vais écrire pour toi, mon pays, CARIGNAN
Où se passa ma jeunesse et puis je vais te dire
Que je suis vieux, bien vieux, j'ai 91 ans.

J'ai fait la maternelle, ma première communion
Et puis quelques études, toujours à CARIGNAN
Nous nous sommes mariés et nous avions
Chacun un peu plus de 20 ans.

Et je connais aussi, CARIGNAN, ton histoire
Et que par toutes les guerres, tu fus martyrisée
Mais bien souvent aussi, tu fus couvert de gloire
En remontant bien loin, dans ton passé.

Sur le grand "déversoir" derrière les Filatures,
Recevant le trop plein des eaux de la rivière
Et c'était peu profond, là on était au sûr
Sur un tapis de mousse, poussé comme sur un mur.

Il y avait le beau bois de sapins
Au "Mont TILLEUL" en lignes, dans de larges allées,
Et où les amoureux se tenant par la main
Marchaient sans bruit, tout le long du chemin.

On revenait par le petit chemin menant au cimetière
On y entrait parfois, on n'était pas malins
On pensait à ceux qui étaient sous la terre
On sortait du cimetière, courant comme des lapins.

Nos jeux se terminaient dans le souterrain
Où les chauves-souris bien accrochées aux murs
Ne sortant que le soir jusqu'au matin
Pour aller dans la nuit chasser leur nourriture.

J'ai raconté ma vie, parlé de ma jeunesse,
Parlé de CARIGNAN où j'ai passé ma vie.
C'était le bon vieux temps et j'y pense sans cesse.
J'ai parlé du passé, parlé de mon pays.

A présent, je suis vieux, alors j'attends le jour
Où j'irai retrouver mes amis et tous mes chers parents.
Je te dirai adieu, je te quitte pour toujours
Adieu mon cher pays, adieu mon CARIGNAN.

Charles HENRY

LIVRES RECENTS

-:-:-:-:-:-

Parmi les livres régionaux parus dans les six dernières années, il est intéressant d'en signaler plusieurs dans lesquels il est question de CARIGNAN et du PAYS d'YVOIS :

Entre Bar et Luxembourg. Le comté de Chiny des origines à 1300.
LARET KAYSER Arlette - Bruxelles - Crédit communal 1986.

Les soldats du béton. La ligne Maginot dans les Ardennes et en Meuse.
GIULIANO Gérard - Charleville-Mézières - 1986.

La métallurgie du fer dans les Ardennes (XVI^{e}-XIX^{e} siècles)
Cahiers de l'Inventaire - 11 - 1987.

Le 136ème R.I.F. dans la tourmente de mai-juin 1940.
Charleville-Mézières - SOPAIC - 1988.

Les patois de l'Est ardennais, en particulier des cantons de CARIGNAN-MOUZON
HUART Désiré - Edition de l'auteur - Euilly - 1988.

Chronique ou livre de fondation du monastère de Mouzon
BUR Michel - Paris - Editions du C.N.R.S. - 1989.

Luxembourg en cartes et plans.
WATELET Marcel - Tielt - Ianoo - 1989.

Le Luxembourg romain.
LAMBERT Gérard - Andenne - M. Magermans - 1990.

Ardennes 1940.
VAISSE (sous la direction de Maurice) - Paris - H. Veyrier - 1990.

1940 - La Meuse et la guerre.
XVIII^{e} journées d'Études meusiennes - Montmédy-Stenay - 13/14 octobre 1990 Bar-le-Duc - Société des Lettres, Sciences et Arts - 1991.